



AIDE LA PREDICATION

Dimanche 13 mars 2016

Hébreux 5, 7-9

Jean-Mathieu Thallinger

Pasteur à Mulhouse

Nous l'aimons bien notre épître aux hébreux. Bien sûr, elle peut dérouter un peu dans ses atours ecclésiastiques défraîchis, avec son langage tellement religieux. Mais c'est du religieux pour mieux subvertir la religion.

C'est une sorte de conte du petit chaperon rouge avec un grand gentil loup où ce serait la grand-mère qui se serait déguisée en loup pour montrer au petit chaperon rouge que les loups peuvent être très gentils. Oui oui.

Lire l'épître aux hébreux c'est un peu comme se perdre par mégarde à la messe à Saint-Nicolas du Chardonnet et y entendre le prêtre prêcher pour le sacerdoce féminin, le mariage des prêtres ou celui pour tous.

L'épître aux hébreux c'est un oxymore harmonieux, mettant en théologie une religion libératrice, ou une religion déculpabilisante, un Dieu fort de sa faiblesse.

S'y plonger, c'est comme imaginer qu'un pape ouvrirait les célébrations des 500 ans de la Réforme. Ou, ce pourrait être entendre résonner « *Ein Feste Burg* » sous les ors de Saint-Pierre de Rome, célébrer les louanges de Martin Luther dans telle paroisse résolument calviniste.

L'auteur de l'épître est un austère qui se marre, un maître de chai qui remplirait de vieilles outres avec du vin nouveau. Il est Charlie attestant que la liberté de croire suppose la liberté de blasphémer.

Choisis ton camp mon ami : celui de la fatalité, de l'immuabilité, de la résignation ou celui d'un Dieu toujours déroutant, qui bouscule les murailles de nos certitudes, dérègle les GPS de nos fantasmes pour nous amener vers de très verts pâturages où coulent des eaux paisibles.

L'épître aux hébreux ? C'est Carnaval à toutes les pages. Comme si l'évêque était joué dans les carnivals du Moyen-âge par l'idiot du village, comme si un roi entrait dans la capitale de son royaume assis sur une ânesse et un ânon (je vous livre ici le « pitch » de l'épisode de la semaine prochaine).

L'épître aux hébreux c'est la mise en scène du décalage entre un enrobage religieux traditionnel et un cœur fondant de foi confiante. Ce décalage qui provoquera dans deux semaines le rire pascal qui se jouera de tout ce qui est mort (ici c'est le pitch du premier épisode de la nouvelle saison, dans deux semaines).

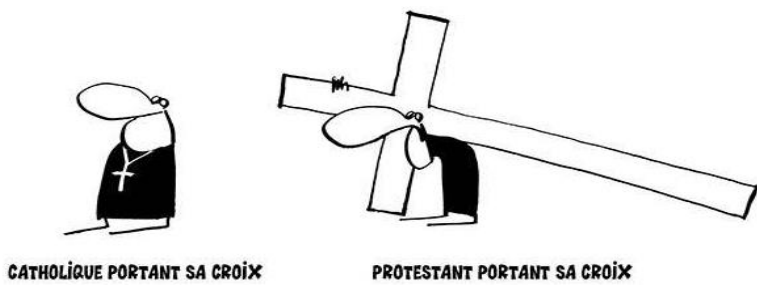
Prenons la fin du chapitre 4 où s'avance la figure du grand prêtre.

Les lecteurs d'alors imaginaient naturellement une personnalité impressionnante, vêtue d'étoffes précieuses, orné d'un pectoral avantageux, étincelant de douze pierres précieuses, la mise d'un homme en dehors du commun.

Mais sitôt le brouillard de l'imagination dissipé, que voyons-nous ? Qui occupait le rôle de l'héritier de cette fonction si prestigieuse ? C'est... l'homme à l'âne. Le saltimbanque de Dieu ou le Dieu qui s'était fait saltimbanque lui-même, chien doux dans le jeu de quilles fragiles de nos existences dont il venait redistribuer les places.

Les premiers seraient derniers ? Les puînés héritent au même titre que les aînés ? Les bègues prennent la parole en public ? Les paralysés se lèvent ? Les cœurs gelés par la trop longue attente de la justice qui viendra corriger la marche du monde, se réchauffent ?

« Mon » sagace président de Consistoire s'interrogeait ou interrogeait il y a quelques jours l'attachement protestant au vendredi saint et mieux que des mots le dessin qui suit l'exprimera :



© Mix et Remix / Labor et Fides

Les souffrances du Christ nous appellent à nous mettre à sa suite pour porter la souffrance du monde à notre tour ? Le plan caché de Dieu aurait-il été de faire de nous tous des Simon de Cyrène pour porter à notre tour nos croix ? Je crois que cette compréhension dénature

le geste unique de la crucifixion du Seigneur. S'il porta la croix, s'il y consentit par « obéissance » (nous reviendrons à ce terme un peu plus loin), s'il y fut élevé, ce ne fut que pour la vider de tout sens, pour délégitimer l'idée de sacrifice.

Entrons peut-être un peu plus loin dans le texte :

- La chair est faible

Le texte nous le rappelle, Dieu lui-même, le Dieu en Jésus Christ, habita un corps de chair, fut sujet à la souffrance physique et morale. Le grec des premiers mots du verset 7 dit exactement : « *Durant les jours **de sa chair (sarx)**, Jésus adressa des prières et des supplications* ».

Voici donc le vin nouveau déchirant l'outre ancienne, le blasphème consistant à faire se côtoyer, se mélanger, la sainteté divine à l'impureté (supposée comme telle) du corps.

La divinité ouranienne séparée, comme le ciel l'est de la terre, aurait choisi de prendre forme, de revêtir un habit de chair. Le Dieu tout-puissant, maître du temps et de la nature aurait accepté de se soumettre à la faiblesse, à la fragilité, jusqu'à accepter la souffrance physique et morale d'un châtement injuste ? Les tours de Babel théologiques vacillent, se révélant avec des pieds d'argile.

La coupure entre l'humain et le divin, le terrestre et le céleste, le charnel et le spirituel, le banal et le merveilleux, l'ordinaire et l'extraordinaire, l'impur et le pur, le laïc et le religieux, se trouve suturée, réconciliée.

Dieu, en s'incarnant, s'est mêlé intimement à la pâte humaine, comme le levain fait respirer et gonfler le pain. Le Dieu éloigné, dominant depuis son trône de gloire, s'est fait Dieu mêlé à l'humanité la plus humble. Parce que le roi avait accepté de se faire mendiant, les mendiants sont devenus rois,

par ce qu'on a appelé la communication idiomatique, les caractéristiques de l'un devenant celles de l'autre.

Le théologien Karl Barth disait que l'histoire de Jésus Christ d'« *extra nos* », extérieure à nous, est devenue « *in nobis* », en nous.

La sainteté de Dieu, sa pureté, sa royauté, telle qu'envisagée dans le regard porté jusqu'alors sur lui, a accepté de s'abaisser dans la chair, chair avec laquelle souvent les religions peuvent avoir bien du mal, diabolisant parfois à l'extrême le contact entre les corps, l'exposition des corps, l'impureté du corps, élaborant tous types de rituels, d'interdits, de barrières autour et entre les corps.

Comme si nous pouvions ou devons mettre à distance ce qui est nous le plus proche.

Plutôt que de nous en méfier, l'obéissance (nous y venons bientôt) nous invite à nous en approcher avec confiance.

Faisons le test. Pincez-vous chers lecteurs. Oui, vous ne rêvez pas : première leçon de choses.

Si cela fait vous mal, c'est que votre corps est bien là, vous l'habitez. Recouvert d'un vêtement de peau plus délicate que les plus fines étoffes des princes de l'Eglise. Sensible, il nous met en contact avec le monde. Parcours de terminaisons nerveuses, qui suscitent à des degrés divers, selon l'environnement, sensation de douceur, de douleur, ou insensibilité.

Si je vous demandais de pincer votre voisin à présent et d'être pincé par celui-ci ? La première réaction de votre bras, instinctive, serait probablement de recul, de sursaut, de méfiance. Cela dépendrait peut-être de la confiance que vous portez à votre voisin. De la confiance qu'il suscite en vous. En vous faisant pincer, vous perdez le contrôle de votre sensation. C'est inconfortable de ne pas avoir la maîtrise de soi. Cela suppose une très grande confiance en l'autre, en celui en qui je remets le contrôle.

L'enjeu, je crois, du texte que nous lisons aujourd'hui, est celui de notre capacité à remettre le contrôle de notre âme, de notre vie intérieure, à Dieu, à lui accorder une confiance infinie, comme nous pouvons le faire de notre corps pour lui permettre d'évoluer dans la douceur.

Le corps que nous habitons est animé d'une âme vivante. Cette âme, comme notre corps, peut être sujette à la douceur, à la joie, à la souffrance, à l'indifférence.

Tous deux, corps et âme, évoluent dans un embrouillamini infini de relations qui sont tissées et que nous tissons autour de nous.

Parmi ces relations, il y a la relation à Dieu, source de toute confiance et douceur. Ne cherchez pas à vous mieux faire pincer, que par Dieu.

Les phénomènes qui se produisent pour le corps charnel, font écho à ceux de notre corps émotionnel, notre âme. L'âme, ce monde intérieur, qui habite et anime le corps de chair, ce lieu où résident nos émotions, notre volonté, nos peurs et nos enthousiasmes, nos angoisses et nos courages, notre désir de vie et de mort.

Dieu par Jésus Christ se fit chair, il connut la souffrance physique, et ce faisant, il accepta aussi d'éprouver toute la palette des ressentis émotionnels. Car l'âme humaine, corps spirituel, est sujette, comme le corps physique, aux sensations. Comme la chair de mon bras que tu vas pincer éprouvera sursaut et crainte si je manque de confiance, mes émotions pourront se faire inquiètes, douloureuses, si elles évoluent dans un environnement de relations sans confiance, instable.

Et les sensations mentales et corporelles pourront influencer l'une sur l'autre : si je suis déprimé, angoissé, le corps pourra en être affaibli. Si le corps est affaibli, mon moral pourra se retrouver en berne.

Jésus connaîtra la souffrance du corps, la peur de la souffrance du corps. Il cria, supplia, pleura.

Rien ne lui fut épargné.

Mais, et c'est la pointe du texte, car il était pleinement dans l'humanité, mais aussi pleinement en Dieu, son âme conservera ce qui est l'« essenCiel » pour vivre debout, même jusqu'à la mort.

C'est ce qui est nommé par deux fois dans les versets 8 et 9 : « *il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert* », « *il est devenu la source d'un salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent* ».

- Que ta volonté soit faite

L'obéissance, voici un bien vilain mot. Bien peu protestant. L'omniscient Google, reflet algorithmique des passions humaines, l'associera autant à l'éducation des enfants qu'à celle des chiens. Sournois rapprochement, qui

s'expliquera probablement dans l'une comme dans l'autre de ces situations, par la peur de perdre le contrôle. Encore !

Le terme grec une nouvelle fois nous éclairera. Le mot traduit par « *obéissance* » est « *hupakouô* » (d'akouô, écouter). Il gagnera à être entendu dans le sens d'une écoute, d'une écoute confiante. Jésus a appris l'écoute totalement confiante en ce Dieu qu'il nommait Père.

Obéir à Dieu, ce sera d'abord se mettre à son écoute. Non pas servilement, mais parce que je lui accorde ma confiance. Car lui-même fit confiance à l'humanité en se mêlant à elle.

L'obéissance au sens biblique a tout à voir avec la reconnaissance d'une autorité bienveillante et juste, et rien à voir avec la soumission devant un tyran.

Eduquer, idéalement, c'est être reconnu par l'autre comme une autorité, non formater celui-ci par la contrainte (pour ce qui concerne l'obéissance de l'animal, je pourrais consentir à l'idée que le dressage fût nécessaire pour ceux dont les atavismes résisteront à la bienveillance performative. Néanmoins, la reconnaissance de l'autorité du maître, la confiance que l'animal lui accordera demeurera toujours d'un secours précieux). L'obéissance-écoute s'exerce hors de la contrainte, elle est la confiance accordée à la parole dont je sais qu'elle veut et qu'elle connaît ce qui est bon et juste pour moi. Ce bon et ce juste pour moi, que souvent je ne sais pas discerner. Souvent, probablement jamais, du moins solitairement, en étant incurvé vers moi-même.

Il sera alors question de la volonté. En se faisant obéissant-écoutant, Jésus accepte de remettre la gouvernance de sa volonté à celui qu'il nomme son Père, dont il reconnaît qu'il connaît le bon et le juste pour lui.

- « *Que ta volonté soit faite* », dit la prière adressée au Père, qu'il enseigne à ses disciples.

- « *Père, si tu veux écarter de moi cette coupe... Pourtant, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui se réalise !* » (Luc 22,42) dira-t-il sur le mont des Oliviers.

- Et sa dernière parole avant de rendre l'esprit sera : « *Père, entre tes mains je remets mon esprit* » (Luc 23,46).

Cette question de la volonté, de la manière dont s'opèrent en moi les choix de mon existence, les décisions quotidiennes anecdotiques en apparence comme celles plus ultimes, fut l'objet d'un âpre débat entre Erasme et

Luther. Erasme écrira un traité du libre arbitre auquel Luther répondra par un traité du serf arbitre. L'enjeu de ce débat se résumera difficilement en quelques mots, Luther le nommera comme la question « cardinale » de l'existence humaine.

Disons peut-être rapidement que Luther considérait que l'homme était incapable par lui-même de connaître et d'incliner vers le juste et le bien. Il ne peut ainsi par ses forces propres, par son discernement personnel, par sa volonté, fût-elle la meilleure du monde, accéder au salut, c'est-à-dire à l'apaisement de son âme. Il n'est pas de juste, aucun d'entre nous n'est juste en vertu de nos actes suscités par notre volonté, mais tous nous sommes rendus justes par le décret de la grâce bienveillante.

Comme le corps, l'âme est soumise aux attaques des pulsions, des désirs insatiables dont les moteurs réels nous sont souvent cachés. C'est par crainte de ces pulsions que les religions voudront corseter et dégrader la perception du corps. Elles tenteront de faire de même avec l'esprit, par le discours moral univoque.

Le Dieu qui s'incarnera en l'homme de chair Jésus, provoquera un renversement complet de cette logique. Plutôt que de soumettre la volonté rétive, de l'enfermer par la contrainte extérieure, Dieu s'installera au cœur du champ de bataille. A rebours de l'évolution des techniques militaires il choisira de ne plus intervenir en drone combattant depuis le ciel, mais choisira le corps à corps et le cœur le à cœur. Par ce mouvement de confiance initiale, il placera la confiance dans le cœur de l'homme. Parce que Dieu, le premier, nous a aimés, nous pouvons l'aimer et par là mieux nous aimer et mieux aimer corps et âme notre vie et celle de ceux qui nous ressemblent.

L'acceptation de cette présence de Dieu en nous est la source d'un salut éternel dira la fin de notre texte.

Qui gouverne mon existence, à qui ferai-je confiance, quel chemin emprunter ?

Nous souhaiterions tous éviter la montée vers Golgotha. Une existence sans souffrance, sans manque, sans risque. Sans croix. Emprunter avec assurance le chemin qui mène au bord du lac de Tibériade.

Mais comme dans le jeu du labyrinthe, comment discerner à l'avance ce chemin ?

Nous pouvons essayer de fuir, de ne pas bouger, nous pouvons vouloir confier la gouvernance de nos pas et choix au lancer de dés, au premier

marchand d'illusions venues (dont je suis le plus souvent moi-même le meilleur représentant) ou à la satisfaction de mes désirs, et épuiser nos provisions trop vite.

L'histoire biblique, qui est la métaphore de l'histoire de chaque vie humaine peut être lue par ce prisme : fuir ou faire confiance à Dieu.

Tous ont voulu fuir, se cacher, résister : Caïn à sa culpabilité, il en a été libéré. Abram à la possibilité de s'ouvrir au monde, il a finalement pris la route. Moïse a fui l'Égypte avant de retourner vers le pharaon. Jacob a fui devant son frère avant que celui ne vienne à sa rencontre. Il en alla de même du prophète Jonas, des disciples de Jésus, de Jésus lui-même. Tous furent tentés par le doute. Vais-je me laisser gouverner par ma volonté propre ou laisser la décision se faire en moi par la confiance en Dieu ?

Tous ont pensé n'y pas arriver. Tous s'en sont remis à Dieu. Tous ont été relevés.

Pincez-vous encore, vous-mêmes, les uns les autres, en confiance, ce n'est pas un rêve.

Si quelque résistance demeurerait en vous, essayez peut-être la prière. Celle avec laquelle je propose de clore ce propos a, je crois, quelques vertus tout à fait en résonance avec ce que j'ai cru lire et comprendre de notre péricope de l'épître aux hébreux.

- Prière pour tricher avec la fatalité

Que la force de ta confiance, Seigneur me donne le bonheur d'accueillir tout ce qui croise mon chemin. Le désiré et l'inattendu. Que je sois attentif et comblé à chaque détour.

Donnes-moi d'être celui, celle, qui triche avec la règle imposée de la fatalité. Tricheur, tricheuse avec innocence, panache, mauvaise foi, générosité. Tricher pour que tout le monde gagne.

Pour que le butin final soit le vaste partage des richesses infinies de cette vie parfois si tortueuse, parfois si généreuse.

Rends ma vie simple, Seigneur. Simple. Plus simple. Toute simple.